



*« Alors pour le citadin, le réverbère, c'est une étoile, le soleil même. C'est presque le ciel à lui tout seul, un lampadaire en ville. L'homme de la ville fait de cet objet un ailleurs. Il en faut un.*

*Un homme qui regarde en l'air, c'est rare.*

*On oublie qu'il y a le ciel, l'horizon, la mer, une vallée, les champs et les forêts en ville.*

*Il suffit de quelques jours dans une ville pour ne plus penser au ciel.*

*Cet homme, là, il vit dans le ciel. »*

## **L'homme à la loupe**

On dira que cet homme-là vit dans le ciel.

On dira ça. A sa place. Pour lui.

Ce n'est pas Dieu. Mais un homme qui marche sur terre, qui a les pieds dans la fange, dans la boue, au sol et souvent sur le bitume.

Est-il tête en l'air ? Un rêveur.

Un peu dans les nuages, le nez dans les étoiles. Comme on dit. Souvent de l'autre.

Ça ne court pas les rues des hommes comme ça ? On ne sait pas. Tout ce qu'on sait c'est qu'on regarde peu le ciel dans une ville.

Le regard peut monter jusqu'aux balcons si il y a du linge qui nous fait signe, si il y a un parasol jaune ou un drapeau arc en ciel qui attire notre œil, si il y a quelqu'un qui joue de la guitare ou bien si, soudain, une dispute s'échappe avec fracas jusqu'en bas.

On ne regarde pas le ciel dans une ville.

C'est dangereux.

Il faut regarder à droite, à gauche, devant, un peu derrière. Au plus haut jusqu'aux toits, au plus loin jusqu'au carrefour, au bout de l'avenue, en haut du boulevard, en bas sur la place.

Et puis on n'a pas besoin.

Alors pour le citadin, le réverbère, c'est une étoile, le soleil même. C'est presque le ciel à lui tout seul, un lampadaire en ville. L'homme de la ville fait de cet objet un ailleurs. Il en faut un.

Un homme qui regarde en l'air, c'est rare.

On oublie qu'il y a le ciel, l'horizon, la mer, une vallée, les champs et les forêts en ville.

Il suffit de quelques jours dans une ville pour ne plus penser au ciel.

Cet homme, là, il vit dans le ciel.

Il y a une loupe sur sa table de nuit. Sa loupe, une boule sur une branche qui ressemble à un nid de guêpes avec ses dessins de gris et ses plis délicats. Nommé aussi broussin, c'est un désordre dans le bois qui est trésor d'ébéniste. Astre accroché, déguisée en fruit, en lune avec ses cratères, Terre en miniature avec les veinures de ses fleuves, les plis de ses montagnes ou de ses récifs, une loupe ressemble aussi à une planète malade.

Elle fait de gros nez aux arbres. Ces formes étranges deviennent visages, êtres difformes, antres mystérieuses dans une forêt. Le bois nous tire la langue et ricane.

Il a ça sur sa table de nuit. C'est beau, il l'a ramassé et ça vient d'une balade.

C'est maintenant là, posé à côté des livres. Son regard s'y pose, sa main l'effleure quand elle va allumer la lampe de chevet. La loupe lui parle. En mystère, en signes, en télépathie. Comme le cosmos.

Caché dans le tiroir sombre de cette table de nuit, il a déposé un saut dans le vide.

C'est un secret. Et il y en a parfois autant dans un tiroir que d'étoiles dans un ciel noir. Un rêve étrange revient régulièrement contre le sommeil de cet homme.

C'est le rêve d'un autre. Et il est laissé sur le sable.

On ne regarde pas le sable dans une ville. On l'a oublié. Comme on peut oublier ses parents parce qu'ils sont collés quelque part dans un album de photos rangé peut-être dans une armoire, placé en un autre tiroir, un peu caché dans notre mémoire. Les grains de sables avec leurs furtives brillances de micras collent longtemps sur la peau et disent encore la mer. Dans le souvenir, on entend les vagues. Et aussi, l'absence. Et tout ça revient. L'absence de celle ou de celui qu'on attend. L'autre, dont on a besoin. Les vagues du ciel alors nous emmènent loin.

L'homme qui regarde le ciel dans une ville qui lui dit que c'est inutile, ne voit pas plus loin. Il ne voit peut-être plus pourquoi. Il entend juste ce qui se passe sous sa lampe de chevet avec cette lumière bien petite qui brille parmi des milliers et des milliers dans une ville la nuit.

L'un des métiers qu'il a exercé dans sa vie, c'est nager en eaux troubles et remonter le courant.

Voilà ce qu'il se dit avec aussi l'impression d'avoir été emporté jusqu'ici.

Se dit-il ça parce qu'il regarde le ciel et que partant de là, il voit aussi la mer, le sable, l'eau et les rivières, qu'il ne se sait pas pris dans leurs ensorcellements ?

Tout revient. L'homme pense. C'est comme regarder le ciel.

Ça suspend le temps et ça nous plonge en nous-même.

Voilà ce qui est bien difficile à garder dans une ville.

Regarder le temps, entendre le ciel. L'homme entend.

Il entend le murmure d'un rêve.

Il entend qu'il faut offrir le merveilleux à ceux qui ont perdu espoir et confiance.

Il voit son avenir comme un minuscule bonheur dans un grand tout qui le dépasse. Il voit ce qu'il a sorti d'un tiroir. Et il regarde les forêts d'histoires que cette loupe sur la table de nuit lui raconte.